Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 14 (1926)

Artikel: Revue générale : la mêlée thomiste en France en 1925
Autor: Jaccard, Pierre
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380110

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE GÉNÉRALE

LA MÊLÉE THOMISTE EN FRANCE EN 1925

La renaissance du thomisme dans notre monde moderne est assurément un des paradoxes les plus singuliers de l'histoire de la philosophie. D'autres grands systèmes ont connu comme lui l'oubli le plus complet après le triomphe le plus éclatant. C'est une destinée banale. Mais il y a peu d'exemples d'une doctrine pareillement réhabilitée dans un monde qui est la négation même de ses principes fondamentaux. Véritable défi jeté par l'Eglise au modernisme triomphant. Ou plutôt, tentative désespérée de Rome, dont l'intransigeance cachait mal au début l'anxiété. Au concile du Vatican, rompant avec les partis de la conciliation, le pape recourut à la force pour assurer son autorité dans l'Eglise. Cette audacieuse attitude pouvait seule sauvegarder l'autorité de l'Eglise dans le monde. Abandonnant donc son antique prudence, la curie romaine adopta officiellement la philosophie de saint Thomas. C'était choisir, au delà de la Réforme et de l'époque moderne, la doctrine la plus absolue et la plus étrangère au libéralisme contemporain. C'était un premier pas vers la condamnation positive et totale du modernisme que prononcèrent Léon XIII et Pie X, restaurateurs de la philosophie thomiste.

Les résultats de cette intervention suprême ne furent pas longs à se produire. Douloureusement frappée, l'Eglise prit dans le sacrifice de ses meilleurs éléments une force nouvelle. Rome ne cessait pas d'affirmer son intransigeance. On comprit bientôt que la partie était gagnée. Le catholicisme, par son attitude ferme rallia tous ceux que l'anarchie intellectuelle, politique ou sociale rejetait vers les systèmes d'autorité. C'est alors que survint la guerre. Elle fut un coup terrible porté aux folles illusions du XIXe siècle. Les espérances ardentes qui avaient accueilli la démocratie, le libéralisme et la science se trouvèrent

déçues cruellement. Les doctrines extrémistes, communisme et royalisme rallièrent les mécontents. Aujourd'hui, au moins dans les milieux intellectuels, la réaction semble l'emporter sur la révolution. Le catholicisme paraît sauvé.

Providence, hasard ou seulement géniale clairvoyance de la part de Rome ? En tous cas le moment était bien choisi. L'Eglise, qui avait su prévoir la réaction, en recueillit tous les fruits. Si bien que l'on pourrait presque dire, en voyant la docilité de nos contemporains, que l'Eglise a triomphé dans sa lutte gigantesque contre le modernisme tout entier.

Un tel triomphe est-il définitif ? L'attitude adoptée par Rome est-elle heureuse et légitime ? On verra dans cette étude ce qu'en ont pensé quelques auteurs particulièrement représentatifs des divers partis qui se sont affrontés en 1925 dans cette mêlée pour ou contre le thomisme qui passionne l'opinion publique en France.

Nous essaierons de montrer la gravité et l'intérêt de ce débat philosophique en cette année 1925 où il entre, — nous le verrons, — dans une nouvelle phase de son histoire. Nous ne craindrons pas de prendre parti et de critiquer les idées, sans pour cela nous égarer dans des discussions de doctrine qui ne pourraient trouver place ici. En analysant leurs ouvrages les plus récents, nous présenterons successivement les personnalités des principaux adversaires. Cet essai de mise au point pourra peut-être servir d'introduction historique et critique, non pas au thomisme lui-même — il y en a déjà trop, — mais à la question posée par la renaissance thomiste à tout esprit soucieux de l'avenir de notre civilisation : « Le retour à la scolastique est-il légitime, opportun et même nécessaire ? »

Nous avons déjà répondu à cette question en définissant la vraie figure du thomisme, voilée trop souvent par un masque de tolérance, de largeur d'idées et de sympathie équivoque pour la science moderne. Les historiens catholiques prétendent en effet que

« Rapprocher l'esprit moderne et l'Eglise, tel semble bien avoir été le programme d'ensemble du Pape au coup d'œil audacieux et large dont le glorieux pontificat prépara le siècle où nous sommes » (1).

Il est vrai que ce n'est point en lui-même que le thomisme a trouvé les forces qui l'ont renouvelé. Sa résurrection, il la doit à l'intervention de la papauté. Mais celle-ci s'en est servi comme d'une arme contre

(1) Chanoine L. Noel, successeur du cardinal Mercier à la chaire de philosophie de l'Université de Louvain : *Notes d'épistémologie thomiste*, p. 7 (Bibl. Inst. sup. philos. de Louvain). Paris, 1925. — Recueil d'études indiquant « comment on pourrait, en s'inspirant de la tradition thomiste aborder le problème moderne de la connaissance ». Voir le premier chapitre intitulé : « L'actualité du thomisme ».

« l'esprit moderne ». Le titre du livre de M. Jacques Maritain : *Antimoderne* doit être entendu à la lettre. C'est en effet à la réaction antimoderne que le thomisme doit aujourd'hui sa faveur. Seul le désarroi de notre époque explique sa prodigieuse vitalité dans les pays catholiques latins. N'y a-t-il pas là déjà un indice et un avertissement ?

I. L'offensive thomiste.

Quoiqu'il en soit, le thomisme fait chaque année des progrès considérables. Depuis un demi-siècle, les écoles dominicaines rivalisent de zèle et d'application. Le Collège angélique de Rome, l'Institut de philosophie de Louvain et l'Institut catholique de Paris sont les foyers les plus vivants de la renaissance thomiste. Plusieurs revues prospères sont consacrées exclusivement à saint Thomas : *Revue thomiste*, *Revue néoscolastique de philosophie*, etc. Aujourd'hui les études sur le thomisme et les commentaires de la Somme absorbent presque toute la production de la pensée catholique (1). Des ouvrages monumentaux sont entrepris, tel le *Commentaire français littéral de la Somme théologique de saint Thomas d'Aquin*, du R. P. Th. Pègues, dont une quinzaine de volumes ont déjà paru. Un groupe de spécialistes dominicains vient d'inaugurer une traduction française nouvelle de la *Somme théologique*, destinée au public cultivé et aux étudiants pour qui la monumentale édition dite léonine ou la traduction du P. Pègues sont trop coûteuses, peu accessibles et d'un maniement difficile. Deux volumes sur trente ont paru : les traités *De la prudence* et *De Dieu* (2).

Toute une littérature de vulgarisation s'est formée pendant ces dernières années. On ne compte plus les *Introductions à la Somme* et les *Initiations thomistes*. Portée par la vague montante de l'inquiétude contemporaine, la pensée de saint Thomas est sortie des séminaires. Elle atteint aujourd'hui les Universités laïques et même le grand public.

(1) Tout en faisant de fortes réserves sur l'interprétation dominicaine du thomisme, les Jésuites, dociles aux instructions pontificales, cherchent à n'être pas les derniers parmi les commentateurs de saint Thomas. Voir sur les divergence entre les deux ordres : Louis Rougier, *La scolastique et le thomisme*, p. xxxi-xxxii. — La thèse récente de Jean Rimaud S. J., *Thomisme et méthode*, citée plus loin, est à cette égard très significative.

(2) Traducteurs : P. Noble et P. Sertillanges. On annonce le 3e volume : *Traité de l'état religieux*, du P. Lemonnier. — Cette traduction est accompagnée du texte original, de notes, d'appendices et d'une table analytique des matières qui en facilitent la lecture. Le format (10 × 17 cm.) est commode et la présentation impeccable. Les éditeurs promettent les vingt-huit derniers volumes pour 1927. (Editions de la « Revue des Jeunes », Paris, 1925).

« Le temps n'est plus, dit l'abbé Gillet, où Victor Cousin se félicitait d'avoir découvert sur les quais de la Seine, dans la boîte d'un bouquiniste, les ouvrages d'un « certain Aquinate » qui, à son grand étonnement, ne manquait pas d'originalité ni de profondeur » (1).

En Sorbonne et à l'Ecole des Hautes Etudes, M. Etienne Gilson commente la Somme avec ses étudiants. Aux Hautes Etudes également, M. Pierre Lasserre donne un cours sur le néo-thomisme contemporain. Tandis qu'autrefois, le moyen âge était un peu négligé, aujourd'hui on s'y intéresse de plus en plus. (2) Preuve en soit le grand nombre de thèses déposées à la Sorbonne et portant sur la philosophie médiévale.

Un grand courant de sympathie a accueilli en France la renaissance thomiste. Avant M. Maritain, un laïque, un athée même, M. Gonzague Truc préconisait le retour à la scolastique pour remédier à l'anarchie. Les thomistes font de grands efforts pour répondre à cet intérêt manifesté de toutes parts pour la doctrine de l'Ecole. L'Institut catholique de Paris a inauguré cet hiver tout un cycle de conférences, réservées aux hommes, sur la « doctrine catholique d'après Thomas d'Aquin». Les dames ne voulant pas être en retard ont fondé un « Cercle thomiste féminin » très actif, qui publie même des *Cahiers* mensuels. Le Père Peillaube est l'animateur de toutes ces entreprises.

Aujourd'hui, dans un certain monde, la scolastique est à la mode. M. Henri Massis, plus répandu dans les salons que J. Maritain, ouvre le chemin aux idées de son maître. L'*Almanach de Paris* pour 1926 consacre six pages à saint Thomas.

Ce snobisme naïf, qui se concilie sans difficultés avec la faveur dont jouissent successivement Freud, Einstein ou Pirandello est un hommage rendu à saint Thomas que se gardent de mépriser les disciples modernes du divin Docteur.

C'est pour eux, au contraire, le prélude d'une renaissance catholique universelle. Commentant la paradoxale « fondation au Bengale d'une congrégation contemplative, dont les membres, religieux mendiants à l'instar des sannyasis hindous, porteront par toute l'Inde un exemple indien de la sainteté catholique, et, sans ignorer le védânta appuieront leur vie intellectuelle sur la doctrine de Thomas d'Aquin », M. Maritain dit ceci : « Je retiens cet hommage à la vertu du thomisme. Don fait au monde entier par la Grèce et par le temps de saint Louis,

(1) Appendice au *Traité de la prudence* (trad. Noble) p. 299.

(2) Il ne faut toutefois rien exagérer. M. Journet écrit que « nos universités romandes continuaient à professer que le moyen âge marquait une longue interruption dans l'histoire de la pensée » ! Ch. Secrétan, E. Dandiran, M. Millioud, pour ne citer qu'eux, n'ont pas attendu les livres de M. Maritain pour s'apercevoir du contraire. D'ailleurs, — et c'est M. Arnold Reymond qui le remarque, — c'est le XIXe siècle et le romantisme, maudits par les néo-thomistes, qui ont découvert et ressuscité le moyen âge !

il n'est ni d'un continent, ni d'un siècle, universel comme l'Eglise et la vérité » (1).

Ayant fortifié ses bases, défini sa doctrine et reçu la consécration pontificale, le thomisme part aujourd'hui à la conquête du monde. Le premier objectif est la conversion des protestants. C'est M. Maritain qui donne ici le mot d'ordre. L'offensive a été déclarée en Angleterre, en Allemagne, etc.

En Suisse romande, au printemps 1925, M. Charles Journet, vicaire à l'église du Sacré-Cœur de Genève, a commencé par publier un ouvrage intitulé *L'esprit du protestantisme en Suisse*. Après une étude sur Zwingli, il analyse et critique les principes spirituels du protestantisme romand en se basant sur les publications de nos philosophes et théologiens.

« Qu'on nous croie, dit-il, c'est moins contre des personnes pour qui nous prions (2), qui d'ailleurs meurent à cinquante ou soixante ans que nous avons écrit, que contre leurs erreurs qui leur survivent et qui perdent des milliers d'âmes. » (3).

Il vient de fonder à Fribourg avec M. F. Charrière, une « Revue catholique pour la Suisse romande », *Nova et Vetera*, qui « se propose d'étudier à la lumière de l'enseignement catholique les doctrines et les œuvres de notre pays » (4).

Le thomisme est naturellement au premier plan des préoccupations des dirigeants de cette revue. Précisément, M. Journet inaugure dans son premier numéro une « chronique thomiste » qui définit leur attitude en philosophie.

L'auteur rappelle d'abord le rôle important de Fribourg dans la renaissance thomiste. C'est là en effet que fut créée et rédigée la *Revue thomiste* dans un temps d'universelle indifférence. Mais,

« l'honneur d'avoir imposé le thomisme à l'attention générale en Suisse romande revient, dit-il, aux livres de Jacques Maritain et aux conférences qu'il fit à Genève, sous les auspices du *Comité des conférences universétaires* d'abord, puis du groupe des *Etudiants catholiques de l'Université*. »

M. Journet résume alors à sa manière les destinées du thomisme chez nous pendant ces dernières années. Il commente les ouvrages récents de MM. Maritain, Lasserre, Gillouin, etc., et termine son article en saluant l'aurore d'une ère nouvelle :

« Quelques-uns, dit-il, commencent à sentir qu'il est difficile de faire sa part au thomisme et qu'il faudra peut-être entreprendre de ruiner sa métaphysique, si l'on veut sans illogisme demeurer fidèle à Descartes et au libertisme. »

(1) *Grandeur et misère de la métaphysique* : premier numéro des *Chroniques* du *Roseau d'Or*, p. 177. Paris, 1925.

(2) Il existe en France une association de prières pour la conversion des protestants. Elle a célébré sa fête patronale, dit le *Figaro*, le 11 février, à Paris.

(3) p. 11.—1 vol. in-8° écu. Bibliothèque française de philosophie. Paris, 1925.

(4) N° 1. Janvier-Mars 1926 : 116 pages. Fribourg.

On voit que la question du thomisme ne manque pas pour nous d'actualité, ni d'intérêt. M. Journet appelle de tous ses vœux la renaissance scolastique en Suisse ;

« Il serait fâcheux, dit-il à propos d'un argument de ses adversaires, que ce bloc marquât *l'arrêt du thomisme en Suisse romande* (*!!*) ».

Tel n'est pourtant pas l'avis de tout le monde. On le verra dans cet article. Et cette année 1925 pourrait bien marquer sinon l'« arrêt » du moins le déclin du thomisme, en France comme en Suisse ! Nous sommes en effet à un tournant de l'histoire de la néo-scolastique. Il nous a paru intéressant d'en relever l'importance.

Jusqu'à maintenant le thomisme n'avait pas encore trouvé d'adversaires sérieux. Aussi la réaction a-t-elle atteint son maximum de développement, favorisée par les conditions spéciales, politiques et sociales dans lesquelles la France a vécu au lendemain de la guerre. Le sixième centenaire de la canonisation de saint Thomas, célébré partout à grand fracas en 1924, marque l'apogée de son nouveau triomphe.

En 1925 par contre, — septième centenaire de la naissance de saint Thomas, — pour la première fois une levée de boucliers s'est faite contre cette nouvelle invasion des barbares qu'est la tumultueuse renaissance thomiste. Ce n'est pas qu'on craigne trop pour la civilisation moderne. Le monde est grand, sous d'autres cieux, d'autres problèmes se posent qui diminuent singulièrement l'importance de cette querelle philosophique. Mais il était temps de mettre un frein à l'exaltation des thomistes. D'excellents esprits s'y sont employés, on verra avec quelle vigueur !

C'est alors qu'a débuté cette « mêlée thomiste » qui atteint aujourd'hui son suprême degré de violence et que cherchent à provoquer chez nous certains disciples décidés de M. Maritain. Après avoir résumé et jugé les arguments des principaux adversaires, MM. Maritain, Rougier et Gilson, nous en décrirons les péripéties.

II. La thèse de M. Maritain.

Le succès incontestable de leur apologie a exalté l'ardeur des modernes disciples de saint Thomas. Tandis que les uns célèbrent avec Henri Ghéon *le triomphe de saint Thomas d'Aquin* dans « un drame allégorique et liturgique » les autres foudroient leurs contemporains et anathématisent le monde moderne au nom du Docteur angélique.

Parmi ces derniers, le plus fougueux est M. Jacques Maritain, professeur à l'Institut catholique de Paris, directeur de la *Bibliothèque française de philosophie* et chef incontesté de l'école néo-thomiste française. Il ne dissimule guère ses convictions dans les titres de ses ouvrages : *Antimoderne*, *Saint Thomas d'Aquin apôtre des temps modernes*, etc.

Dans son dernier livre, *Trois Réformateurs* (1), il prêche la guerre sainte contre Luther, Descartes et Rousseau. Il exalte ainsi la haine contre les trois R fameux — Réforme, Révolution et Romantisme — qui est le premier devoir des camelots du Roy et le premier article du catéchisme de l'« Action française ». Il va même plus loin, puisqu'il maudit tout le Rationalisme cartésien et même la Renaissance, ce qui n'a pas laissé de surprendre de bons catholiques. Tandis que M. Léon Daudet n'en voulait qu'au « stupide XIXe siècle », M. Maritain condamne toute l'œuvre et la pensée modernes. Ce ne sont pas seulement de graves erreurs, ce sont des « péchés » qu'aucun enfer ne pourra jamais faire assez expier aux trois Réformateurs, suppôts de Satan et responsables de la perdition de quatre siècles.

Il est vrai que M. Maritain se défend ailleurs de condamner EN BLOC quatre siècles d'histoire. Il prétend distinguer dans la pensée moderne, d'une part « les directives spirituelles », l'inspiration fondamentale, qui sont sataniques, et d'autre part « tout un ensemble de découvertes, d'affirmations partielles, de coups de sonde dans le réel, plus ou moins heureux », qu'il se propose d'intégrer au thomisme (2).

Mais qu'on ne se fasse pas trop illusion sur les concessions de M. Maritain. Sa distinction est d'abord arbitraire. S'il condamne les principes du monde moderne, il ne saurait en admettre les conséquences. Lui qui s'évertue à montrer que « l'arbre sort d'une semence, la conséquence du principe », lui qui compose un livre entier pour établir que toute l'œuvre caduque de l'ère moderne découle des erreurs de trois réformateurs bornés et orgueilleux, lui qui juge l'arbre par ses fruits sait bien que l'on ne saurait cueillir de bons fruits d'un mauvais arbre.

La distinction est en outre bien subtile. On nous parle de « causalité formelle et spécificatrice » à propos d'une banalité. Mais cela n'a-t-il pas toujours été la méthode du catholicisme de dissimuler ses contradictions par des distinctions infinies et une terminologie compliquée ? (3) Obligé par le bon sens de faire quelques concessions au modernisme, M. Maritain les voile sous des artifices de vocabulaire qui ne trompent personne.

(1) Jacques MARITAIN, *Trois Réformateurs : Luther, Descartes, Rousseau.* 284 p. petit in-8°. Paris, 1925. — Ce volume inaugure la collection du « Roseau d'Or », qui a déjà publié six volumes de chroniques, d'essais et d'œuvres originales. Prenant pour devise le texte de l'Apocalypse : « Et celui qui me parlait tenait une mesure, un roseau d'or, pour mesurer la Cité, ses portes et son mur », les dirigeants de cette publication cherchent à réinstaurer l'« ordre » catholique dans la pensée contemporaine.

(2) Conférence faite à Genève sur « le réalisme thomiste » et publiée dans les *Réflexions sur l'intelligence,* p. 291. Paris, 1924.

(3) M. Ph. Moreau, dans sa chronique philosophique de la « Revue apologétique » reconnaît que « cette étude si pleine de choses en est parfois *obscure...* » (1er mars 1926 : p. 665).

Enfin, sa distinction est bien illusoire. Ce qu'il accepte est insignifiant à côté de ce qu'il rejette. En effet, que resterait-il de l'œuvre originale de l'époque moderne si l'on extirpait la Réforme et sa libération ecclésiastique et dogmatique, le Rationalisme et la science, la Révolution et la démocratie, le Romantisme et son apologie de l'individu ? Les *Trois Réformateurs* sont un éclatant démenti que M. Maritain s'est donné à lui-même. Ils montrent clairement l'illusion de la distinction formulée dans les *Réflexions sur l'intelligence*, et sont le meilleur commentaire à *Antimoderne*.

La science moderne est opposée à l'esprit thomiste. L'autorité de la Bible et d'Aristote qui sont à la base de la synthèse thomiste, est la négation même de la méthode scientifique. Certains thomistes l'ont bien compris, qui ont entrepris la défense de la physique scolastique et qui cherchent vainement à montrer qu'elle est légitime et vraie « indépendamment des fluctuations des sciences positives ». Ceux-ci sont logiques. Mais leur entreprise est stérile.

M. Maritain se débat dans une impasse. Tantôt il dénigre la science moderne, avec logique. Tantôt, avec bon sens, mais sans logique, il essaie de concilier l'autoritarisme catholique avec la méthodologie moderne, qui donne pleine indépendance à la science. Sont-ce là survivances de son éducation protestante, au delà de sa conversion ? Elles n'ont en tous cas rien d'orthodoxe. Impasse tragique dans laquelle toute l'Eglise se débat également. Ce sont les encouragements à la recherche scientifique des Papes eux-mêmes, qui s'achèvent dans de retentissantes condamnations pour ceux qui y ont obéi. Pratiquement, un Pasteur a pu vivre dans l'orthodoxie, grâce à un système de cloisons étanches. Mais, devant la logique, devant la sincérité, devant la vérité, pareille attitude est intenable. Il n'y a qu'une seule issue : condamner la science avec toute la pensée moderne. M. Maritain, malgré ses dénégations, se voit chaque année plus forcé par la logique de son système à répudier le monde moderne, en dépit du bon sens.

Qu'on ne se fasse donc pas illusion. Le néo-thomisme, par lequel on croit sauver le catholicisme traqué, ne peut pas plus que lui « rapprocher l'esprit moderne et l'Eglise ». Il ne peut que condamner EN BLOC l'esprit moderne.

« Ce n'est pas à dire que six siècles de réflexion n'aient rien appris à l'humanité, dit le chanoine L. Noël. N'auraient-ils fait que montrer, par une expérience négative, la valeur unique du thomisme, le bénéfice serait immense (1). »

Cette boutade est claire pour celui qui est habitué à ce style négatif et contourné, rempli de portes secrètes, d'issues imprévues et d'escaliers dérobés, qui est le triomphe de l'argumentation et de la diplo-

(1) *Op. cit.*, p. 6.

matie catholiques. Que M. Journet ne répète pas trop dans *Nova et Vetera* ses déclarations sur le libéralisme de M. Maritain (1).

L'arrogance et le fanatisme de cette école ont assuré à ces idées une vogue extraordinaire. On peut s'étonner que personne dans le monde protestant n'ait songé à réfuter des opinions aussi intolérables que ridicules. N'aurons-nous comme défenseurs que des philosophes anti-religieux comme M. Rougier ou indépendants comme M. Pierre Lasserre, qui eut un mot généreux pour le protestantisme bafoué ?

Car le très bel article que M. René Gillouin consacra à *M. J. Maritain, philosophe et critique de l'ère moderne* dans la Semaine littéraire de Genève (12, 19 et 26 septembre 1925) manque décidément de fermeté. M. Gillouin essaie de rapprocher catholiques et protestants français pour le triomphe de la religion chrétienne. Noble dessein, mais dont on pourra contester l'opportunité en ce temps de néo-thomisme. Notre époque qui se glorifie de sa « sincérité », ne s'embarrasse plus guère de compliments et de fadeurs. Quand on a une opinion, on la défend. Nos adversaires ne se font pas faute d'user de cette violence « à qui le ciel est promis ». Sans respect humain, sans charité chrétienne, M. Maritain, ancien protestant converti, attaque et diffame le protestantisme. Sous sa plume le mot « réformateur » est déjà une ignominie. Laissons les injures et les calomnies odieuses que dans sa haine, il répand contre Luther, le moine « pourri ». Son livre est émaillé de formules comme celle-ci :

« On pourrait dire que l'immense désastre que la Réforme protestante fut pour l'humanité n'est que l'effet d'une épreuve intérieure qui a tourné mal chez un religieux sans humilité. » (p. 17).

On peut trouver étrange de voir alors M. Gillouin, qui ne se défend pas d'être protestant, jeter des fleurs sur cet ouvrage et balancer l'encensoir sur la tête de son auteur, dans une revue littéraire protestante. C'est manquer un peu de dignité. (2).

La presse protestante, sans insister trop sur cette venimeuse étude, a montré plus de fermeté. On a dit très justement que « le talent n'excusait aucune mauvaise action » (3).

Avant les *Trois Réformateurs*, où l'auteur a montré quels bas senti-

1) Nous reprendrons une autre fois en détail cette question dans un article intitulé *Thomisme et modernisme.*

(2) MM. Journet et Maritain n'ont pas manqué de sourire de ces éloges intempestifs : *Nova et Vetera*, p. 101.

(3) Voir par exemple : Arnold Reymond, *Un jugement sur M. J. Maritain*, Cahiers de Jeunesse, 1925, p. 420-429 ; A. Wautier d'Aygalliers : Evangile et liberté, 16 déc. 1925 ; Roger Bornand et Pierre Jaccard : Semeur vaudois 23 janvier et 6 mars 1926, etc.

ments de haine s'allient à son incontestable désintéressement et à sa belle ardeur, les protestants ont accueilli avec intérêt l'œuvre vivante de M. Maritain. Dans cette Revue en particulier, M. Arnold Reymond a commenté avec beaucoup de sympathie, malgré d'inévitables réserves de fond, l'ouvrage intitulé *Antimoderne* (1).

Mais il n'est pas possible de s'entendre avec l'auteur de *Luther ou l'avènement du moi*. Lorsque la polémique emploie pareilles méthodes, il n'y a pas de conciliation possible.

Au surplus, on comprend qu'il paraisse vain de discuter avec des adversaires qui se font gloire de leur parti-pris. M. Gillouin en fit l'expérience. Malgré tous ses compliments, il s'attira, non une « réponse », mais une « réplique » brève, ironique et péremptoire. Le même sort fut réservé à M. Pierre Lasserre, qui écrivit contre M. Maritain une *Apologie pour le moderne* aussi intelligente que courageuse (2). Mal lui en prit, car il se vit bientôt foudroyé par la *Revue universelle*, organe officiel du thomisme littéraire. Et cela dégénéra en polémiques personnelles... Cette histoire fait comprendre l'attitude de ceux qui se contentent de soulever les épaules devant cette furieuse campagne antimoderne. On ne veut y voir qu'une réaction passagère, dont le caractère exclusivement négatif et critique, nullement créateur, serait la preuve de la stérilité.

III. L'antithèse de M. Rougier.

Telle n'est pas l'opinion de M. Louis Rougier, philosophe bergsonien, mais avant tout défenseur décidé de la culture et de la science modernes, qu'il est un des rares à connaître parfaitement. On sait qu'il est l'auteur de nombreux ouvrages sur la philosophie des sciences. Il s'est alarmé devant l'essor du néo-thomisme et a entrepris la tâche ingrate de réfuter cette doctrine de partisans. Il a publié le résultat de dix années d'études dans un énorme volume de 850 pages, intitulé *La scolastique et le thomisme*, qui est un lourd pavé dans les plates-bandes fleuries du néo-thomisme (3).

« L'origine, l'organisation et l'échec de la scolastique » tel est le sous-titre significatif de cet ouvrage magistral qui se présente d'abord comme « une étude historique du problème dont la scolastique a discuté par

(1) *Le protestantisme et la philosophie* [catholique], Revue de théologie et de philosophie, 1923, p. 113-122.

(2) Nouvelles littéraires, 27 juin 1925.

(3) Un vol. grd in-8° de XLIII, 811 p. Paris, 1925. — M. Arnold Reymond a déjà signalé les précédents travaux de M. Rougier dans cette Revue : 1920, p. 308-312. Il reviendra plus tard sur *La scolastique et le thomisme*.

excellence, celui de l'accord de la raison et de la foi » et, en même temps, comme « un examen critique de la solution qu'en a proposée le thomisme ».

M. Rougier fait l'histoire du problème scolastique : les premières tentatives de conciliation entre la philosophie grecque et le dogme révélé, la synthèse que crut pouvoir en réaliser Thomas d'Aquin et les objections que son système souleva de la part de ses adversaires jusqu'à nos jours où le magistère ecclésiastique l'a solennellement adopté comme philosophie officielle du catholicisme.

Mais le problème scolastique n'est qu'un « pseudo-problème ». En consacrant la solution qu'en a donnée le thomisme, l'Eglise s'est jetée dans une impasse. L'accord de la raison et de la foi que Thomas d'Aquin a cru établir repose en réalité sur une série de confusions et de malentendus.

Le manque d'homogénéité de la synthèse thomiste en est déjà l'indice. En effet, son apparente cohésion n'est qu'une illusion.

« La composition élaborée par Thomas d'Aquin, disait le catholique Pierre Duhem, se montre à nous comme une marqueterie où se juxtaposent, nettement reconnaissables et distinctes, une multitude de pièces empruntées à toutes les philosophies de l'antiquité. »

M. Rougier substitue « contradiction » à « juxtaposition » ; il écrit : « L'Ange de l'Ecole multiplie les contradictions dans son impossible tentative de concilier l'inconciliable » (p. XXVIII).

Car le problème scolastique est mal posé. Le thomisme croit concilier la raison et la foi en juxtaposant l'aristotélisme et le contenu de la révélation biblique. Or, ni l'un ni l'autre ne sont l'expression unique de la raison et de la foi.

L'aristotélisme n'est pas la seule philosophie de la raison humaine. « Il est, dit M. Rougier, le produit logiquement élaboré d'une certaine structure mentale, la *mentalité réaliste.* »

Cette mentalité, à la critique de laquelle l'auteur a consacré sa thèse — *Les paralogismes du rationalisme*, — commet l'erreur de tenir pour absolues les définitions qu'elle donne aux choses et d'identifier la réalité aux notions imparfaites que l'esprit a forgées. Erreur fondamentale qui se trouve déjà dans la philosophie grecque, qui a vicié la philosophie médiévale, et dont toute l'œuvre de la science moderne tend à nous délivrer. L'aristotélisme est loin d'être la « perennis philosophia ».

D'autre part, la « révélation » n'a pas plus de valeur universelle que la philosophie d'Aristote, dit M. Rougier. La Bible est une œuvre humaine où se reflètent des caractères divers. Comment dès lors concilier les idées des écrivains sacrés et des philosophes grecs, de mentalité et de culture si différentes ? Malgré tout son génie, saint Thomas ne pouvait y parvenir car son entreprise était irréalisable.

La scolastique devait aboutir à un échec. En effet, les erreurs logi-

ques du thomisme ont été dénoncées déjà par les nominalistes. Mais ceux-ci se trouvèrent pris dans une autre impasse. Renonçant à justifier rationnellement le dogme révélé, ils durent en proclamer le carac- extra-rationnel, faisant ainsi entre la foi et la raison une différence totale et arbitraire.

De ces controverses sur le problème scolastique sont nés tous les conflits et toutes les difficultés qui déchirent le catholicisme. La consécration officielle du thomisme, loin de ramener la paix, hâte au contraire la ruine de l'Eglise en faisant reposer sa doctrine sur un malentendu.

L'ouvrage de M. Rougier apparaît comme l'illustration de sa philosophie particulière. C'est un relativisme poussé jusqu'à ses extrêmes conséquences. Il n'y a pas de Raison, il y a des mentalités, des raisons contradictoires dans l'espace et le temps. Le thomisme est une philosophie médiévale. Mais « le moyen âge a sa structure mentale spéciale, sans analogie avec celle que nous a façonné l'usage de la méthode scientifique ». Ce serait un anachronisme stupide que de restaurer aujourd'hui une mentalité d'autrefois. La pensée moderne est un lent et pénible affranchissement de ce fatal « réalisme ontologique » qui est le vice fondamental du thomisme. Il faut se défendre contre la réaction thomiste qui menace de détruire l'œuvre féconde de quatre siècles.

« La scolastique, dit M. Rougier, se révèle comme une philosophie dominée par le plus prodigieux pseudo-problème qui ait jamais obsédé l'esprit humain, mettant en œuvre une mentalité qui en se stabilisant pendant un millénaire dans tout le monde civilisé, a risqué de fourvoyer à jamais l'esprit humain dans une impasse sans issue (p. XLIII).

Il ne s'agit pas de se défaire d'un système, mais surtout d'une mentalité, qui est la source vive de toutes les erreurs des systèmes théologiques. Mais cette mentalité réaliste, qu'est-elle en définitive ? C'est l'esprit mystique, religieux tout entier, que M. Rougier condamne au profit de l'esprit rationnel et scientifique. Ici apparaît le défaut de cette énorme construction. L'absolutisme de son auteur, qui se concilie d'ailleurs étrangement avec son relativisme, apparaît égal à celui des néo-thomistes. Sa méthode, en apparence strictement objective, est en réalité dominée par un *a priori* auquel nous ne pouvons souscrire.

La critique du thomisme que fait M. Rougier se justifie parfaitement. Le problème de la scolastique a été mal posé. Mais il est possible de le poser convenablement. Sans statuer une opposition absolue entre la raison et la foi, on peut délimiter le domaine propre de chacune. La science a ses limites au delà desquelles la philosophie conserve son intégrité et son indépendance. Or l'ouvrage de M. Rougier aboutit en dernier lieu à une condamnation de toute recherche métaphysique. Il va bien sans dire que nous ne le suivrons pas jusque-là.

« Ceux qui préconisent le retour à la scolastique, dit-il, n'ont pas tant en vue de nous asservir au dogme ou au Lycée, que de raviver chez nous le sens des grands problèmes métaphysiques. Leur attente s'impatiente des méthodes minutieuses des sciences positives qui juxtaposent bout à bout quelques segments de courbe pour tâcher d'en déduire l'allure probable de la loi d'un phénomène. Ils rêvent d'une extrapolation gigantesque, les mettant d'emblée en possession de l'infini. Ils oublient la leçon de l'histoire. Mieux vaut se résigner à savoir peu de choses, mais les savoir effectivement, que de se targuer de connaître la réalité en soi et de se repaître de vaines logomachies qui ne rejoignent jamais un fait saisissable, une prévision contrôlable » (p. 808).

M. Gonzague Truc, auteur de plusieurs ouvrages récents sur le thomisme, définit M. Rougier « un ennemi de la scolastique » (1). Bien plus que cela, il est l'ennemi déclaré de toute philosophie, de toute métaphysique dépassant la physique.

Dans *La scolastique et le thomisme* son impatience est réprimée avec sévérité ; mais parfois elle éclate en notes aigres et brèves. Notre dernière citation est un de ces accès d'humeur. Dans d'autres ouvrages, par contre, il est plus explicite. On va voir sa position.

Il est frappant de remarquer le « psychologisme » des auteurs contemporains. La querelle des universaux, autrefois logique et dialectique, est maintenant portée sur le terrain de la psychologie. Tandis que M. Rougier déplore la tendance « réaliste » de l'esprit humain, — vice psychologique —, M. Maritain reproche au monde moderne son « incurable nominalisme », « son inaptitude à la perception intellectuelle de l'être » [?] etc.

M. Rougier est le plus grand théoricien de ce « psychologisme » singulier. Il croit pouvoir réduire la métaphysique à des problèmes de psychologie élémentaire. La métaphysique serait un poison soluble d'une part dans la science, d'autre part dans la psychologie.

Il entrevoit ainsi « la possibilité de reprendre un à un les grands problèmes métaphysiques et de montrer, soit qu'ils relèvent d'un traitement scientifique et sont susceptibles, à ce titre, d'être résolus dans un avenir plus ou moins prochain, soit qu'ils correspondent à des problèmes mal posés, issus de types d'explication aujourd'hui périmés ».

« Pour qui se déprend une fois de l'illusion anthropomorphique et de l'illusion réaliste, dit-il, la plupart des problèmes métaphysiques apparaissent comme des pseudo-problèmes » (2).

(1) Revue Bleue, 5 sept. 1925, p. 586.

(2) Louis Rougier, *En marge de Curie, de Carnot et d'Einstein*, p. 246 et 271. (Paris, s. d.)

Dans *La scolastique et le thomisme*, M. Rougier a tenté cette « revision de la métaphysique » pour le problème de l'accord de la raison et de la foi. Il prépare actuellement un autre ouvrage intitulé : *Les pseudo-problèmes de la métaphysique*, où il compte poursuivre cette énorme entreprise.

Est-il besoin de dire combien le principe même de toute cette œuvre est contestable ? Pareille confusion des domaines de la science et de la philosophie étonne de la part d'un aussi pénétrant esprit. On se croirait revenu au temps de l'*Avenir de la science* de Renan. Qui croit encore à la possibilité d'une explication universelle du monde par la science ?

Infiniment plus solide est la position de certains philosophes contemporains, définie nettement par M. Julien Benda dans sa *Récréation métaphysique* parue dans la *Nouvelle Revue Française* du 1er novembre 1925. (p. 513-535)

Il raille « les demi-philosophes qui sont naïvement persuadés que la science est une magistrature dont le ressort est universel ». Les vrais philosophes, dit-il, Kant, Renouvier, Lachelier, Descartes même ne firent jamais la confusion entre la science et la foi.

M. Benda se place sur le terrain de la philosophie pour combattre la philosophie chrétienne. Toute son argumentation repose sur une critique de la connaissance. C'est en effet la question favorite de la philosophie contemporaine. L'épistémologie est le centre de la discussion entre les thomistes et leurs adversaires. Les catholiques ont cru trouver dans saint Thomas une théorie de la connaissance définitive et irréfutable, qui sauvegarde à la fois la religion et la science. Retenons ici seulement, pour l'opposer au point de vue périmé de M. Rougier, l'attitude critique plus avertie de M. Julien Benda :

« Les objets métaphysiques, dit-il : Dieu, la création, le rapport de Dieu au monde, la Providence, la liberté morale, etc., sont au-dessus de la nature, en dehors de l'expérience ; l'attitude de l'esprit par rapport à eux n'accepte le contrôle d'aucune science expérimentale, mais seulement celui d'une investigation d'un tout autre ordre, dont Renan semble avoir ignoré jusqu'au nom : la critique générale de la connaissance. »

Philosophe « intellectualiste » avant tout, M. Benda réclame de la logique dans la métaphysique. Mais celle-ci n'est pas soumise à une vérification expérimentale. Voici une déclaration capitale :

« Nous ferons comprendre notre position, en disant que pour nous, le modèle de l'édifice métaphysique c'est la géométrie non-euclidienne, qui place ses prémisses hors de tout contrôle expérimental, mais qui, à partir de ces prémisses, ne se permet pas un manquement à la logique. »

Devant le stérile « relativisme » et l'étroit « scientisme » de M.

Rougier (1) on comprend mieux le grand service que l'œuvre de M. Maritain a rendu, malgré ses défauts, à la philosophie. Elle a su se faire l'expression de ce réveil philosophique contemporain et a fortement contribué à ranimer partout le goût des problèmes métaphysiques. Qu'on lise les belles pages qu'il a écrites dans son dernier essai sur la *Grandeur et la misère de la métaphysique*. Voici par exemple une définition de l'intelligence moderne :

« Progressant non par adjonction de vérités nouvelles à vérités acquises, mais par substitution d'engins nouveaux à engins périmés ; maniant les choses sans les entendre ; gagnant sur le réel petitement, patiemment, par conquêtes toujours partielles et toujours provisoires ; prenant le goût secret de la matière avec laquelle elle ruse, l'intelligence moderne a développé en soi dans cet ordre inférieur de la démiurgie scientifique, une sorte de toucher multiple merveilleusement spécialisé et d'admirables instincts de chasse. Mais en même temps elle s'est misérablement affaiblie et désarmée à l'égard des objets propres de l'intelligence auxquels elle renonce avec bassesse, et elle est devenue incapable d'apprécier l'univers des évidences rationnelles autrement que comme un système d'engrenages bien huilés. Dès lors, il lui faut prendre parti contre toute métaphysique, — positivisme vieux jeu — ou pour une pseudo-métaphysique... »

Rappelons-nous la dernière de nos citations de *La scolastique et le thomisme* de M. Rougier et savourons la différence !

Prenons donc chez M. Maritain ce qu'il y a de bon et d'abord son sens du tragique de la vie, son désintéressement et sa foi :

« La métaphysique exige une certaine purification de l'intelligence ; elle suppose aussi une certaine purification du vouloir, et qu'on a la force de s'attacher à ce qui ne sert pas, à la Vérité *inutile*. »

Rien cependant n'est plus nécessaire à l'homme que cette inutilité. Ce dont nous avons besoin, ce n'est pas de vérités qui nous servent, c'est d'une vérité que nous servions. » (2)

Ennemi de toute métaphysique, M. Rougier est naturellement un ennemi de toute philosophie religieuse, un adversaire déclaré du christianisme. Dans un article récent intitulé : *Hellénisme et christianisme* (3), il a précisé son attitude.

(1) Et surtout de M. Félix Sartiaux, archéologue et philosophe positiviste, dont les attaques contre la métaphysique, infiniment plus violentes que celles de M. Rougier, terminent fâcheusement une claire histoire de la *Foi et de la science au moyen âge* (1 vol. in-16 de 254 p. : Collection « Christianisme » du Dr P. L. Couchoud. Paris 1926).

(2) Premier numéro des « Chroniques » du « Roseau d'or », nov. 1925, p. 144, 148.

(3) Mercure de France, 1er août 1925, p. 577-592.

La religion est pour lui affaire de tempérament. Or deux familles d'esprits, tout à fait opposées, se partagent le monde : les Nazaréens et les Hellènes. Les premiers sont les romantiques de toujours, ceux qui enseignent le primat du cœur. Les seconds sont les classiques, les scientifiques, ceux qui ne veulent obéir qu'à la raison.

Le christianisme est la formule la plus élevée de la philosophie des Nazaréens. Il satisfait toutes leurs aspirations. Mais il ne saurait être universel, car il s'oppose trop à la mentalité des Hellènes. Cette dualité de caractère (1) explique pourquoi au cours des siècles, le christianisme n'a pu parvenir à l'universalité. Il est resté « inassimilable à beaucoup d'esprits de haut lignage ». Honnis par des siècles de tradition chrétienne, ces Hellènes méritent une éclatante réhabilitation.

C'est dans cette intention que M. Rougier vient d'inaugurer par un ouvrage sur *Celse* une collection d'études sur « Les Maîtres de la pensée anti-chrétienne » (2). Sous sa direction, plusieurs historiens, universitaires pour la plupart, publieront quinze volumes d'essais sur Julien l'Apostat, Porphyre, Symmaque, Spinoza, Voltaire, Nietzsche, etc.

On voit que les adversaires du thomisme commencent à s'impatienter. N'est-ce pas une réplique aux innombrables études catholiques sur le thomisme et la scolastique ? Dernièrement l'Institut supérieur de Louvain a lancé de son côté une collection de traductions d'Aristote et d'études sur sa philosophie.

Devant un pareil renouveau de la philosophie et de son histoire, on est tenté de célébrer cette polémique sur le thomisme qui suscite tant d'heureuses initiatives. Mais, malgré leurs prétentions d'objectivité, on peut craindre que la passion ne fausse le jugement des adversaires.

Pourquoi M. Rougier, attaquant la scolastique, fait-il en même temps le procès de tout le christianisme, assimilant ainsi arbitrairement une doctrine périmée et une inspiration vivante ? Sa condamnation, en bloc, de tout le moyen âge n'a d'égale dans son absolu que la condamnation de l'époque moderne par M. Maritain. Pourquoi s'est-il laissé aller à qualifier l'œuvre entière du christianisme de « travail gâché » de « millénaire perdu pour l'esprit humain » ?

D'autre part, sa constante idéalisation de l'hellénisme est aussi arbitraire et contestable que la malédiction jetée contre le christianisme.

« Un retour à la scolastique, dit-il, serait un retour à la plus fâcheuse mésaventure intellectuelle de notre espèce, qui a failli compromettre définitivement les inépuisables bienfaits du seul miracle qu'enregistre l'histoire : le miracle grec, la science hellène. »

L'auteur n'a-t-il pas établi que le thomisme est composé surtout de

(1) Les anciens théologiens l'avaient déjà remarquée. N'est-elle pas la base psychologique de la doctrine de la prédestination?

(2) *Celse ou le conflit de la civilisation antique avec le christianisme primitif.* (432 p. in-16. Paris 1926).

doctrines grecques, aristotéliciennes et platoniciennes ? Bien plus, il a trouvé là les origines du « réalisme ontologique ». C'est une contradiction que d'exalter maintenant le miracle grec et d'opposer d'une manière abrupte le christianisme et l'hellénisme. Le miracle grec, n'est-ce pas avant tout Aristote et Platon ?

C'est là qu'apparaît le défaut fondamental de la méthode critique de M. Rougier, qui, sur ce point, est aussi injuste que les thomistes, ses adversaires. Des philosophies diverses, complexes, quelquefois insaisissables même, à cause de leurs contradictions internes inévitables, sont simplifiées et schématisées arbitrairement.

Ainsi saint Thomas ne fut pas un réaliste pur. Son « conceptualisme », assez proche de celui d'Abélard, a pu être défini un « nominalisme raisonnable » par Hauréau. N'est-il pas un peu injuste de voir dans le thomisme le couronnement suprême du « réalisme ontologique » ?

C'est de cette même méthode, il est vrai outrée jusqu'à l'absurde, que s'inspire M. Maritain dans ses études sur Descartes, Luther ou Rousseau. C'est ce schématisme qui conduit les uns et les autres à opposer arbitrairement les philosophes et les siècles. Chaque philosophie n'est définie qu'en opposition à telle autre. Aussi cette critique devient-elle un jeu de massacre. C'est à qui abattra le plus de philosophes et renversera le plus de siècles d'histoire.

Il conviendrait de juger des choses avec plus de calme et, sans remonter jusqu'à Sirius, avec plus de largeur d'idées.

A cet égard, il est intéressant de signaler les études de philosophie comparée de M. Paul Masson-Oursel, orientaliste, professeur suppléant à la Sorbonne et à l'Ecole des Hautes Etudes. Dans une étude sur *La scolastique* publiée en 1920, il a montré qu'elle est un phénomène universel :

« La scolastique chrétienne, dit-il, qui culmine en saint Thomas, s'accompagne d'abord de deux satellites, la juive et l'arabe dont Maïmonide, Averroès et Avicenne furent les représentants les plus complets. Il y a en outre une scolastique bouddhique et une brahmanique. Enfin le classicisme chinois est par excellence une scolastique. » (1)

Dans sa chronique philosophique du *Mercure de France*, M. Masson-Oursel suit M. Rougier sur le terrain de la psychologie des mentalités :

« Il faut voir, dit-il, dans la scolastique, peut-être une tendance naturelle à tout esprit de tradition et à coup sûr une phase essentielle dans l'évolution de deux autres considérables civilisations, celles de l'Inde et de la Chine » (2).

(1) Revue philosophique, tome XL, p. 123-141. Voir *La philosophie comparée*, p. 93-100. Paris, 1923). — (2) Mercure de France, 15 avril 1925, p. 473.

Mais voici où il montre plus de largeur d'idées que le savant historien de la scolastique chrétienne :

« La scolastique, dit-il, apparaît comme *une phase peut-être nécessaire* de toute pensée. »

Ce qui ne signifie pas qu'elle soit définitive :

« La pensée européenne s'en est dégagée et les civilisations asiatiques s'en dégageront lorsque l'adoption de l'esprit critique occidental les aura réveillées de leur sommeil dogmatique. » (1)

La scolastique est donc une phase « peut-être nécessaire », mais en tous cas naturelle, contre laquelle il est vain de s'insurger. Spontanément, l'homme commet l'erreur réaliste. L'histoire des philosophies et la psychologie le prouvent. M. Piaget n'a-t-il pas montré l'an dernier, ici-même (p. 191 et suiv.) que le réalisme faisait le fond de la représentation du monde chez l'enfant ? C'est bien une tendance spontanée et universelle de l'esprit humain.

Or, si même le réalisme est un vice de l'esprit, il est absurde d'en rendre le christianisme responsable. Observons plutôt que c'est précisément dans la civilisation chrétienne, en Europe, que l'humanité s'est délivrée de l'illusion réaliste. Aux Indes et en Chine, où le christianisme était inconnu, cette mentalité a triomphé. On pourrait pousser le paradoxe jusqu'à montrer comment le christianisme favorisa, d'une certaine manière, — il est vrai à la faveur d'un malentendu — l'éclosion de la science moderne.

Encore une fois, M. Rougier commet l'erreur de confondre le christianisme avec la scolastique et le thomisme, qui ne sont que des systèmes philosophiques périmés. Nous ne croyons pas plus que lui à l'opportunité d'une renaissance thomiste, mais il ne faut pas dénier à la synthèse de saint Thomas toute valeur en son temps. M. Karl Holl a montré qu'avant la Réforme, le thomisme a été la première tentative de modernisme qui ait abouti à quelque chose au sein du catholicisme. Il faut lui rendre justice et surtout ne pas condamner tout le christianisme parce que le thomisme ne répond plus aux exigences de la pensée contemporaine.

IV. La synthèse de M. Gilson.

Les ouvrages de M. Rougier et de M. Maritain sont exclusivement polémiques et apologétiques. Tous deux ne cherchent dans l'histoire que des arguments pour ou contre la restauration du thomisme. Là est l'origine des défauts que nous avons relevés chez l'un et l'autre. Tous

(1) Revue philosophique, 1920, p. 141 (Tome XL).

deux nous donnent du thomisme une image incomplète et tendancieuse.

Où trouverons-nous dès lors l'historien et le juge impartial de l'œuvre de saint Thomas ? Dans les *Etudes* du 5 juin 1925 M. Lucien Roure en appelle à M. Etienne Gilson, l'historien bien connu de Bonaventure et de Descartes, le directeur de la collection des *Etudes de philosophie médiévale*, l'un des animateurs de la nouvelle « Sorbonne vivante », où il enseigne l'histoire de la philosophie au moyen âge.

M. Gilson occupe dans la mêlée thomiste une situation tout à fait paradoxale. Par son extrême prudence, il s'est concilié à la fois les faveurs de tous les partis. Au milieu des passions déchaînées, il ne condamne personne et rend justice à tout le monde.

Les néo-thomistes lui sont reconnaissants d'avoir rétabli saint Thomas à sa vraie place dans l'histoire de la philosophie et d'avoir ainsi réparé une longue injustice. En effet, M. Gilson ne cache pas son admiration pour le Docteur angélique :

« Saint Thomas fut pour moi, dit-il, une révélation et je ne pense pas qu'il me soit jamais possible désormais d'abandonner l'étude du penseur le plus lucide et de la doctrine la plus merveilleusement organisée qu'il m'ait jamais été donné de rencontrer. » (1)

Ceci ne l'empêche pas d'ailleurs de qualifier en même temps Bergson de « prince de l'esprit » et de « l'une des plus pures gloires de la France contemporaine ! »

Quoi qu'il en soit c'est grâce à lui que le thomisme a pénétré dans les universités françaises.

« Tandis que son prédécesseur en Sorbonne, M. Picavet, considérait que les scolastiques imbus de théologie et de ce qu'il appelait « mystique » n'étaient point des philosophes, M. Gilson, constate avec satisfaction le chanoine Noël, fait résolument de saint Thomas le père de la philosophie moderne » (2).

C'est en effet l'originalité de M. Gilson. Il ne crée pas des antagonismes irréductibles entre le moyen âge et l'époque moderne, au profit de l'un ou de l'autre, comme M. Rougier et M. Maritain. Son œuvre pourrait prendre pour épigraphe sa déclaration :

« Il ne s'agit pas de renoncer à juger mais de *juger d'une manière qui serve à réunir les hommes au lieu de les diviser* » (3).

Ses vues sur le moyen âge sont infiniment nuancées. Il en a donné dernièrement une précieuse mise au point dans son « introduction » à un choix de textes de *Saint Thomas d'Aquin*, publié dans la collection des *Moralistes chrétiens* (4).

(1) Frédéric Lefevre, *Une heure avec...*, iiie série, p. 69 (1925).
(2) *Notes d'épistémologie thomiste*, p. 4 (1925).
(3) Fréd. Lefevre, *loc. cit.*, p. 71.
(4) Un vol. in-16 de 380 p. (Paris 1925).

Toute cette histoire difficile des relations de la sagesse hellénique avec le christianisme naissant devient une idylle :

« Le christianisme, dit-il, avec tout son surnaturalisme de la foi et de la grâce, venant accomplir les vœux de l'hellénisme qui l'ignorait et qui osait à peine l'espérer, voilà quelle philosophie de l'histoire nous apporte la morale de saint Thomas d'Aquin. »

M. Gilson la reprend pour son compte et lui donne une nouvelle ampleur :

« La pensée thomiste, dit-il, intégra au christianisme, en plein XIIIe siècle, tout le capital acquis de la civilisation. En prenant cette initiative, le génie de saint Thomas apportait la solution d'un différend dont la pensée humaine avait longtemps souffert dans le passé, et il inaugurait un fécond avenir. Ce différend, c'était l'opposition qui, depuis l'avènement du christianisme avait maintes fois mis aux prises les représentants de la culture antique et les confesseurs de la foi nouvelle. Cet avenir fécond, c'était celui même de la Renaissance et de toute la civilisation moderne » (p. 5).

Cette audacieuse interprétation est loin de satisfaire tout le monde. M. Félix Sartiaux vient de suspecter à nouveau ce « rationalisme » thomiste dans lequel M. Gilson voit l'aurore des temps modernes (1).

Quoi qu'il en soit, les idées ont bien changé sur le moyen âge. On n'oppose plus systématiquement son œuvre et sa pensée à celles de l'époque moderne. Le cartésianisme a de lointaines racines médiévales. M. Gilson a le mérite d'avoir attiré l'attention sur la « continuité » de l'histoire de la philosophie, depuis la Grèce jusqu'à nous et particulièrement pendant l'époque méconnue du moyen âge. On pourra trouver que les ponts qu'il jette sur tous les fossés sont un peu nombreux. Mais le jugement qu'il porte sur le thomisme, également exempt des exagérations de MM. Rougier et Maritain, apparaît le plus pondéré et le plus vraisemblable, malgré cette « apologie » que M. Sartiaux lui reproche.

Doit-on compléter cette réhabilitation de l'œuvre de saint Thomas par un mea culpa philosophique et un retour pur et simple vers la doctrine de la *Somme théologique* ? M. Gilson se garde bien de répondre à cette question délicate. Il ne veut être qu'un historien et cette prudence est le secret de son universelle faveur. (2) Il ne cache pas d'ailleurs sa sympathie pour les néo-thomistes, mais garde jalousement son indépendance. En voici un exemple :

Le grand historien de la philosophie médiévale, M. de Wulf, direc-

(1) *Foi et science au moyen âge*, p. 155-158. (Paris 192 6).

(2) Ne vient-il pas d'être appelé à faire des conférences sur le thomisme au Canada ?

teur de la *Revue néo-scolastique* de Louvain, s'ingénie à démontrer l'existence d'une « philosophie scolastique » unique, comprenant à la fois Bonaventure, Anselme et Thomas d'Aquin. Son but est de sauvegarder l'idée de la continuité, de l'unité et de la perennité de la philosophie catholique, identique à travers les siècles chez tous les docteurs de l'Eglise. Il méconnaît ainsi les différences fondamentales des synthèses doctrinales du moyen âge sur des questions essentielles.

M. Gilson, au contraire, chargé de cours sur « les philosophies médiévales » à la Sorbonne, a consacré toute son œuvre à distinguer dans le moyen âge le courant thomiste et le courant augustinien.

« L'éternelle raison d'être de l'augustinisme, dit-il dans l'Introduction à son *Thomas d'Aquin*, c'est d'être une philosophie de la conversion et de la communication de l'âme à Dieu. Mais cette tradition n'est pas la seule : il en existe une autre, qui n'est pas moins ancienne et c'est de celle-là que saint Thomas aurait pu se réclamer. Que l'on consulte tous les Pères grecs ou latins du IIe au IVe siècle, on verra que tous s'intéressent avant tout à l'homme et que c'est l'homme, corps et âme indissolublement unis, non l'âme seule, qu'ils s'efforcent de sauver... » (p. 9).

Et voici en quel saisissant raccourci il présente l'histoire de la philosophie chrétienne :

« De même que l'augustinisme reprend vigueur dans l'histoire de la pensée chrétienne chaque fois que le péril qui la menace consiste dans un empiètement de la nature sur les droits de Dieu — après un Pélage, par exemple, ou après le naturalisme de la Renaissance, — de même le thomisme déploie toute sa vigueur et manifeste sa raison d'être chaque fois que le péril consiste dans une dissolution de l'individualité humaine, par confusion, soit avec l'espèce, soit avec la nature, soit même avec Dieu. Tel fut le cas lors de la crise averroïste au XIIIe siècle, et tel aussi *lors de la crise moderniste inaugurée au début du* XIXe *siècle par le romantisme allemand* » (p. 10).

M. Gilson justifie ainsi la réaction thomiste contemporaine sans prendre parti...

C'est ainsi que jusqu'à maintenant il fait en somme bon ménage avec les néo-thomistes. Cela durera-t-il ? On peut en douter :

« Ne craignez-vous pas, disait à M. Gilson le rédacteur des « Nouvelles littéraires », M. Frédéric Lefèvre, que le sévère Jacques Maritain ne vous reproche d'exposer simplement des philosophies là où il s'agirait de prendre parti pour la vérité et de juger ? »

— « Jacques Maritain est-il si sévère, répondit M. Gilson ? Il me semble que chacun de nous pourrait aisément comprendre ce que fait l'autre sans renier sa propre manière de penser. » (1)

(1) *Une heure avec...*, IIIe série, p. 71 (1925).

Pareille compréhension n'est ni dans les habitudes de M. Maritain, ni dans les mœurs littéraires et philosophiques d'aujourd'hui. On en a vu la preuve dans la retentissante polémique Lasserre-Maritain qui a suivi la publication des deux premiers tomes de l'ouvrage de M. Pierre Lasserre sur *La jeunesse d'Ernest Renan* (1).

V. M. Lasserre et la mêlée thomiste.

On pouvait s'attendre à ce que le livre de M. Rougier fît l'effet d'un pavé dans une mare. Il n'en fut rien. C'est la faute de ses huit cent cinquante pages. Seuls les spécialistes entreprirent la lecture d'un aussi gros volume. De plus, chose étonnante, la critique catholique a fait le silence autour de lui. Est-ce crainte de lui faire de la réclame ? En tous cas, une année a passé et aucune réfutation importante n'en a encore paru. (2)

C'est pourquoi M. Pierre Lasserre eut toute la gloire de l'initiative anti-thomiste. C'est lui qui déchaîna la polémique et donna le signal du combat. La publication de son ouvrage sur Renan fut sans contredit l'événement littéraire capital de l'année 1925. La personnalité de son auteur, que le critique catholique André Thérive ne craint pas d'appeler « le plus intelligent de nos contemporains » (3) donnait une portée considérable à son intervention. Tous les chroniqueurs littéraires des grandes revues françaises firent appel à leurs souvenirs scolaires et se mirent à parler thomisme et métaphysique. On fut unanime à célébrer l'excellence de cet ouvrage, dont on attend avec impatience le troisième tome, qui sera intitulé : *La critique biblique et la crise de la foi.* Même M. Maritain reconnaît en M. Lasserre un nouveau Sainte-Beuve, dont le *Renan* sera, pour le XIXe siècle, l'équivalent de ce que fut, pour le XVIIe siècle, le *Port-Royal.*

A vrai dire, l'ouvrage de M. Lasserre n'a pas l'importance de celui de M. Rougier, sur la question de la scolastique chrétienne. Il n'a d'ailleurs aucune prétention. L'auteur parle du thomisme indirectement, Renan est le vrai sujet de son livre. Mais la critique décidée qu'il fait du tho-

(1) Deux vol. petit in-8° de 370 et 360 p. Paris, 1925.

(2) Signalons cependant l'article de M. l'Abbé F. X. Maquart : *M. L. Rougier contre la scolastique et le thomisme.* (Revue de philosophie, sept.-oct. 1925 p. 531-547) qui sera suivi d'une série d'autres, consacrés à la critique de divers points particuliers de la thèse de M. Rougier.

(3) Revue du Siècle, juin 1925, p. 479. — Sur la personnalité de M. Lasserre, voir le « portrait » de M. Martin du Gard : Nouvelles littéraires 20-27 février 1926. Sur son *Renan*, voir surtout le bel article de M. Julien Benda, déjà cité. (N. R. F., nov. 1925, p. 513-534).

misme a suffi à faire éclater un conflit toujours plus menaçant, depuis l'enrôlement de J. Maritain dans les milices thomistes.

Attendu depuis longtemps, le *Renan* de M. Lasserre eut un grand retentissement. Il sut se faire lire par tous et c'est cela qui lui a donné tant d'importance. M. Maritain le comprit tout de suite. Aussi s'attaqua-t-il à lui avec violence, laissant de côté un adversaire plus sérieux, mais moins répandu : Louis Rougier.

Mais, dira-t-on, comment l'auteur d'un livre sur la jeunesse de Renan parvient-il à parler aussi longuement du thomisme ? Une analyse de cet ouvrage le fera comprendre.

L'auteur a individualisé dans la personne de Renan le drame intellectuel et religieux qui a tourmenté son siècle. Aussi cette biographie singulière porte-t-elle le sous-titre de *Histoire de la crise religieuse au* XIXe *siècle.*

Mais l'horizon s'élargit encore et tend à devenir, au second volume, intitulé *Le drame de la métaphysique chrétienne*, une histoire de toute la philosophie. L'auteur admet que « ce qui s'est passé dans l'esprit de Renan est le raccourci de ce qui s'est passé en quatre siècles dans la pensée de l'Europe ». Mais cette crise d'où est sortie la pensée moderne ne peut être comprise indépendamment de toute l'histoire de la philosophie antique et chrétienne. C'est ainsi que défilent Héraclite, Platon, Aristote, Philon, Plotin, Abélard, Anselme, Thomas d'Aquin, Bacon, Descartes, etc.

On a trouvé étrange « qu'il faille mobiliser tant de personnages pour enseigner la crise religieuse de Renan ». Nous nous garderons de nous en plaindre. Pareille ampleur de vues nous paraît au contraire fort opportune en notre temps d'étroitesse historique.

On voit que cet ouvrage, dont le titre paraissait si limité et si éloigné de notre sujet est en réalité exclusivement consacré, dans le second volume, à l'histoire de la scolastique et à l'étude des origines de la pensée moderne.

Mais M. Lasserre, tout historien impartial qu'il est, n'a pas cru devoir cacher absolument, comme son collègue à l'Ecole des Hautes-Etudes, M. Gilson, ses idées de « derrière la tête ». Dans ses livres et dans plusieurs articles, il prend résolument le parti de la pensée moderne contre le néo-thomisme.

Sa méthode est la même que celle de M. Rougier : en montrant l'échec historique du thomisme il veut détourner nos contemporains de cette impasse. Son principal argument est l'expérience du passé. C'est pourquoi son argumentation ne diffère pas de celle de M. Rougier. Tout au plus peut-on lui reconnaître une plus grande délicatesse, un plus vif sentiment psychologique des faits et des idées. Il a su voir

le caractère « dramatique », tragique, de cette histoire et c'est là une des qualités maîtresses de son œuvre.

Sa condamnation du thomisme n'en est pas moins catégorique. Tout en ne « s'étonnant pas de la faveur toute spéciale que le thomisme inspire présentement à certains néophytes ramenés dans le giron de l'Eglise par la fatigue ou la crainte des inquiétudes intellectuelles du siècle » (1), M. Lasserre s'alarme et fait l'apologie de notre civilisation.

La critique catholique garda d'abord une prudente réserve. C'est que l'ouvrage de M. Lasserre attaquait le néo-thomisme sans prendre parti ouvertement contre le catholicisme. M. André Thérive et les catholiques libéraux eurent « la prudence de ne pas crier au scandale ».

Mais, M. Maritain qui s'attache toujours à identifier la cause du catholicisme et celle du thomisme, — (car, malgré l'adhésion officielle de Rome, celui-ci n'a pas encore conquis toute l'Eglise) — entraîna à son exemple l'opinion catholique.

Il avait déjà grondé sourdement lors de la parution d'un précédent ouvrage, où M. Lasserre formulait déjà ses critiques au thomisme (2). Le 15 juillet 1925, dans un article foudroyant de la *Revue Universelle* intitulé : *Histoire et métaphysique*, le champion du thomisme s'en prit avec violence à Renan et à son biographe, dont il avait peu goûté l'*Apologie pour le moderne* que M. Lasserre avait écrite à propos des *Trois Réformateurs* trois semaines auparavant.

Réplique et duplique se succédèrent alors, plus vives l'une que l'autre (3).

Ce fut le signal du combat. Auparavant les articles de revues littéraires sur le thomisme étaient rares (4). Tout d'un coup ils se multiplièrent. Car cette « polémique autour de Renan » passionna le public lettré. D'autres écrivains prirent parti dans le débat. Ainsi M. Jacques Boulenger, chartiste et critique littéraire, rompit une lance en faveur de M. Lasserre dans un excellent petit livre sur *Renan et ses critiques* (5).

Deux chapitres sont consacrés au thomisme. L'auteur dégage l'importance de la vieille querelle des « universaux » : « On ne saurait l'exagérer, dit-il ; elle domine à travers les siècles toute la métaphysique. » Linguiste notoire, M. Boulenger a des pages suggestives sur les

(1) M. Maritain s'est montré particulièrement sensible à cette « impertinence ».

(2) *Renan et nous.* Cahiers Verts ; Paris 1924.

(3) « Nouvelles littéraires » 25 juillet et 15 août 1925.

(4) Il faut citer cependant l'important article de M. Ramon Fernandez, *L'intelligence et M. Maritain*, qui préluda à l'offensive anti-thomiste. Nouvelle Revue française, 1er juin 1925.

(5) Collection des « Idées et sentiments du siècle », 252 p. in-16. Paris, 1925.

origines de ce fameux « réalisme ontologique ». La confiance que les Grecs avaient dans le langage est ce qui les distingue le plus des modernes. Enfin, il conclut à une condamnation décidée du néo-thomisme.

Moins longs, mais d'une plus grande importance sont les articles déjà cités et analysés de MM. René Gillouin, Julien Benda, etc., qui parurent en automne. M. Maritain répondit par son essai sur *Grandeur et misère de la métaphysique*. Le ton de la discussion devint aigre-doux. M. Jacques Boulenger, qui avait gardé dans son livre une grande modération ne cacha pas son impatience à M. Frédéric Lefèvre, l'inlassable interviewer des grands hommes du temps, qui, toujours à la chasse de l'actualité et avec une sympathie mal dissimulée pour le thomisme, lui a rendu visite au début de la nouvelle année (1).

L'auteur de *Renan et ses critiques* s'indigne des procédés de polémique des néo-thomistes qui qualifient leurs adversaires d'ignorants, d'incompétents, d'incurables, etc.

« Si nous nous refusons, dit-il, à ingurgiter ce mélange un peu trouble de mysticisme, d'intellectualisme et de lyrisme qu'on nous sert comme un produit « intellectuellement pur », on nous injurie et l'on nous reproche d'être « assis par terre ». Ce n'est pas agréable. »

*
* *

On voit à quel degré de violence s'est élevée la discussion. Les esprits sont loin d'avoir la sérénité qui conviendrait aux débats philosophiques. Les adversaires de M. Maritain lui ont emprunté « cette sorte de violence » que M. L. Artus légitime en disant « qu'elle répond aux angoisses actuelles et aux soucis des générations qui montent ».

Mais quelle floraison d'ouvrages intéressants la querelle thomiste n'a-t-elle pas provoquée ? 1926 nous en apportera sûrement de plus nombreux encore. Il reste aux catholiques à répondre aux arguments de M. Rougier. Nous avons de belles batailles en perspective (2).

Observons seulement pour finir cet étonnant renouveau métaphysique qui dépasse infiniment la renaissance thomiste. Après un siècle de « scientisme » on se passionne aux controverses d'autrefois. N'est-ce pas là un des traits les plus caractéristiques de notre époque d'après guerre ? Certes, nous ne sommes pas encore revenus au temps

(1) *Une heure avec M. Jacques Boulenger*, Nouvelles littéraires, 16 janvier 1926. Le zèle de M. Lefèvre est tel qu'il songe à rejoindre saint Thomas pour passer « une heure avec » lui. (Nouvelles littéraires, 26 sept. 1925.)

(2) Déjà de nombreux articles et ouvrages ont paru en 1926. Nous les laisserons de côté car nous reprendrons notre chronique sur *La mêlée thomiste en 1926*.

glorieux de la métaphysique, où les moines de Byzance discutaient sur le sexe des anges pendant que les Turcs prenaient la ville. On a souvent répété que les Français étaient dépourvus d'esprit philosophique. Mais l'époque troublée où nous vivons, l'instabilité du présent, l'incertitude du lendemain ont créé une inquiétude qui, si elle n'est pas encore celle de saint Augustin, n'en est pas moins la source d'une révolution profonde de la sensibilité de notre temps.

Cette angoisse, ce « nouveau mal du siècle » expliquent la faveur actuelle du thomisme. « Entre tous les génies catholiques, saint Thomas est un génie calme » dit M. Lasserre. On comprend que sa doctrine sereine, sa discipline intellectuelle et morale, son sens pratique attirent les esprits inquiets et lassés de nos contemporains.

Mais n'est-ce pas là une abdication indigne ? Notre monde qui a conquis péniblement sa liberté intellectuelle, politique et morale, pourrait-il à cause du poids de sa responsabilité, abandonner ses privilèges et renoncer à sa majorité, pour retourner sous la tutelle de l'Eglise ? Il faut avoir le courage de rebâtir une doctrine nouvelle sur les ruines de celle qui fut pour d'autres siècles le refuge et la sécurité. Dans l'anarchie contemporaine, l'exemple de saint Thomas est une force. Le monde moderne a beaucoup à apprendre de lui. Tous le reconnaissent, même les plus acharnés de ses adversaires. Mais quant à fonder la doctrine de l'Eglise sur sa tentative manquée, c'est la pire erreur du catholicisme. Nous ne saurions le suivre dans cette impasse.

« Chercher des leçons dans saint Thomas, dit M. Lasserre, quoi de mieux ? Mais répondre par le seul saint Thomas aux difficultés de la pensée contemporaine, c'est de l'archaïsme. »

En maudissant les hommes, en condamnant les siècles, l'Eglise peut accroître momentanément sa puissance. Mais elle ne remplit pas sa mission qui est de faire pénétrer l'inspiration chrétienne dans le monde. Car celle-ci est avant tout une semence de liberté et de vie.

PIERRE JACCARD.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Une bibliographie sommaire des ouvrages parus sur le thomisme jusqu'en 1924 a été dressée par Gonzague TRUC, *La pensée de saint Thomas d'Aquin*, p. 322-324. Paris, 1924.

M. Etienne GILSON a en outre analysé un certain nombre d'ouvrages, parus en 1924, dans sa « revue critique » sur *L'histoire des philosophies médiévales et des doctrines religieuses* (Revue philosophique, sept-oct. 1925, p. 289-306).

On peut compléter sa recension des articles de revues thomistes par

celle de la Revue d'histoire et de philosophie religieuses, de Strasbourg, qui porte sur l'année 1925 (sept-oct. 1925, p. 505-508).

Il faut ajouter à tout cela, outre les ouvrages cités au cours de cette étude :

1° Mgr Martin GRABMANN, *La Somme théologique de saint Thomas d'Aquin*. Trad. Ed. Vansteenberghe. Bibl. franç. de philos. de J. Maritain. 1 vol in-8° écu de 170 pages. Paris 1925. — L'auteur, professeur à l'Université de Munich, a déjà publié à Paris, en 1920, un *Saint Thomas d'Aquin* qui était une introduction à l'histoire de la personne et de la pensée de saint Thomas. Cette fois, sans faire une simple apologie du thomisme, il veut rappeler seulement l'origine historique de la Somme, la place qu'elle occupe dans l'œuvre du Docteur angélique et l'influence qu'elle a exercée jusqu'à nos jours.

2° J. MARÉCHAL S. J., *Le thomisme devant la philosophie critique*, 1re partie : *Essai exégétique d'une épistémologie selon saint Thomas*. Ed. du « Museum Lessianum » section philosophique, Louvain 1925. — Une deuxième partie est annoncée : *Comparaison avec quelques philosophies modernes*. Ces deux volumes seront les cahiers V et VI de l'ouvrage général du P. Maréchal, *Le point de départ de la métaphysique*.

3° M. Gilson a analysé les premiers cahiers des Archives de philosophie, qui forment de gros fascicules réunissant divers articles et d'abondantes notes bibliographiques et critiques. Cette publication a donné en 1925 un numéro spécial en l'honneur du septième centenaire de la naissance de saint Thomas. (1 vol. in-8° de 245 p. Paris)

Le prochain volume sera consacré uniquement à une *Bibliographie critique* des ouvrages parus sur le thomisme en 1924-1925.

4° Jean RIMAUD S. J., *Thomisme et méthode : Que devrait être un Discours sur la méthode pour avoir le droit de se dire thomiste ?* Bibl. des Archives de philosophie : 1 vol. in-8° de xxxv-276 p. Paris 1925. — Abondante bibliographique critique (35 pages), même pour 1925. Mais elle ne s'adresse qu'aux « initiés ». La littérature de vulgarisation thomiste n'y est pas.